

dait donc pas dans le texte. Molière lui a emprunté un certain nombre de situations, et une certaine vivacité comique, une spontanéité de gestes. Pantomime vient du grec *pantomimos* : qui imite tout. C'est l'art de s'exprimer par les gestes, les attitudes, sans recourir au langage. Cela désigne aussi une pièce de théâtre qui ne recourt qu'au mime.

- **Parallélisme.** Le philosophe a cinq répliques avant la querelle, et également cinq pendant. Autant ses discours sont longs dans la première partie – de même d'ailleurs que ceux des autres maîtres – autant les échanges d'injures sont rapides. Au début, les phrases sont construites. Le propos est démonstratif : « *la grande réponse... c'est la modération* » (l. 20) ; « *ce n'est pas de vaine gloire...* » (l. 24) ; « *c'est la sagesse et la vertu* » (l. 27). Dans la querelle, il n'y a plus de phrases, seulement des substantifs, préférés sur un ton agressif, suggéré par la ponctuation (l. 46).

ACTE II SCÈNE 4

REPÈRES

- **Rupture de ton.** Les maîtres sont sortis en une mêlée indistincte et hurlante. Le philosophe est réintroduit tout naturellement comme s'il n'avait fait qu'une petite digression : « *Venons-en à notre leçon* ». Le comique de cette rupture repose sur le même contraste que dans la scène 3, mais c'est plus brutal : on voit d'autant mieux que le philosophe ne s'effraie pas de ne pas mettre ses actions en harmonie avec ses paroles.

- **Extrait.** La scène 4 ne fait appel à aucune intrigue précédemment exposée. La relation est claire, se déduit de la scène. Le comique utilisé lui est spécifique (les précédentes leçons ont été beaucoup plus courtes, moins isolées et mises

en valeur). Elle apparaît donc comme une sorte de sketch, un grand moment de rire presque indépendant du reste.

- **Intrigue.** À la fin M. Jourdain confesse être amoureux d'« *une personne de grande qualité* » (l. 141). Nous faisons le rapprochement avec la « *marquise qui s'appelle Dorimène* » (sc. 1). Nous apercevons le sujet de la première intrigue.

- **Plan.** La première partie (l. 1 à 73), nous fait faire une visite guidée des connaissances de M. Jourdain. La seconde (l. 74 à 139) est consacrée à l'apprentissage des voyelles. La troisième (l. 140 à 168) s'arrête sur la distinction entre vers et prose, et la quatrième voit l'élaboration du billet doux.

OBSERVATIONS

- **Langages.** « *Ce latin-là a raison* » (l. 20) ; « *qu'est-ce que c'est que cette logique ?* » (l. 28) ; « *qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?* » (l. 31) ; « *Cette logique-là ne me revient point* » (l. 40) ; « *qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?* » (l. 46) ; « *qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?* » (l. 55). M. Jourdain désigne les disciplines en les mettant à distance par un démonstratif. Pour lui ce ne sont pas des notions courantes. Il fait bien sentir que ce sont des mots « de philosophe », il n'a pas l'audace de faire comme si depuis toujours il savait ce que c'était. Il montre sa gêne par ce petit artifice de langage.

Le latin a raison, la morale dit quelque chose, la physique chante : M. Jourdain, craintif, personnifie les disciplines. Elles en deviennent plus impressionnantes, et plus arbitraires, elles ont leur mot à dire, indépendamment de la connaissance humaine.

L'opposition de termes commence à être marquée quand, à la question : « *N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?* » (l. 21), M. Jourdain répond « *je sais lire et écrire* ». Ces deux verbes concrets,

désignant un savoir rudimentaire, font un contraste avec les substantifs longs et abstraits du philosophe. La caricature est plus poussée ensuite avec les « *universaux, catégories, figures* », qui viennent se heurter aux adjectifs « *rébarbatif* » et « *joli* ». M. Jourdain reste appréciatif et personnel dans un univers abstrait et intellectuel. Pour la morale, le philosophe tient un discours général : la discipline s'adresse « *aux hommes* » (l. 48). M. Jourdain se replie sur le particulier « *je suis bilieux, je me veux mettre en colère* ». Enfin, pour la physique, M. Jourdain se lance dans les substantifs de quatre syllabes : mais ce sont presque des onomatopées. Ils parodient l'énumération de phénomènes physiques que vient de faire le philosophe. Plus généralement, à un mode d'expression élevé, M. Jourdain oppose des expressions toutes faites (« *ne me revient point* », l. 40, « *comme tous les diables* », « *il n'y a morale qui tienne* », « *tout mon soûl* » (l. 50).

- **L'enthousiasme de M. Jourdain.** Apparemment, M. Jourdain cherche à cacher son ignorance : « *Oui, mais faites comme si je ne le savais pas* » (l. 16). Pourtant, il avoue ne pas avoir reçu une éducation complète (l. 11). Et son ignorance éclate ensuite, dans sa fierté de savoir lire et écrire (l. 23), et dans ce qu'il veut apprendre : l'orthographe et l'almanach (l. 68-71). Le comique vient de ce que M. Jourdain est trop ignorant pour savoir cacher son ignorance : d'une part, ne pas savoir l'orthographe ne lui semble pas contradictoire avec le fait de savoir écrire. D'autre part, pour lui l'almanach est une matière « scientifique ». L'apprentissage des sons suscite un enthousiasme sans pareil : il « *entend tout cela* » (l. 83), et est donc très fier.

- **Voyelles.** Il s'agit pour lui d'une science totalement inutile. De même pour la distinction entre vers et prose. Molière fait jaillir le rire d'abord par les gestes (M. Jourdain fait la moue, se disloque la mâchoire) et par les sons (la répétition incantatoire des lettres échappe au

langage articulé) ; ensuite par l'effet de contraste : plus le savoir enseigné par le philosophe apparaît mécanique, plus l'enthousiasme du néophyte augmente, jusqu'à ce qu'il lance l'anathème contre ses parents. « *Ah ! que cela est beau !* » (l. 90), « *Vive la science* » (l. 95), « *cela est admirable* » (l. 100), « *Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !* » (l. 104), « *Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela !* » (l. 116), « *Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !* » (l. 129), « *Ah !, l'habile homme que vous êtes et que j'ai perdu de temps !* » (l. 135). On notera la présence anaphorique du « *Ah !* ». M. Jourdain n'a rien appris, mais il est conforté dans l'idée qu'il sait tout. Il suffit que quelqu'un vienne nommer ce qu'il sait pour qu'il apparaisse dans tout son génie. C'est la disproportion entre l'inutilité, la futilité du savoir et cette vanité qui suscite inmanquablement le rire.

- **Sottise et vanité.** M. Jourdain prend conseil, mais sans véritable humilité. En fait, il ne veut qu'avoir confirmation de son excellence : il bloque toute discussion possible, en refusant que le maître de philosophie change un mot. L'absurdité de la requête rend plus absurde encore son contentement de soi à la fin de la scène : « *cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup* » (l. 198).

INTERPRÉTATIONS

- **Pédantisme.** Dans *Les Femmes savantes* Molière a caricaturé les pédants (Trissotin, Vadius). Ils veulent avant tout paraître, par un supposé pouvoir intellectuel. De même le philosophe, qui est plus « bilieux » que M. Jourdain, se plaît à brasser les termes abstraits, les beaux raisonnements inutiles. Ici, il constate facilement à quel degré de culture en est M. Jourdain : il pourrait lui inculquer un vernis de culture utile en société. Il pourrait, simplement, répondre à l'humble demande et enseigner l'orthographe. Or il

« dévie » sur les savoirs abstraits. Lui aussi est une espèce de maniaque : il est inadapté à la réalité.

- **Désir d'apprendre.** La naïveté de Jourdain est touchante : on mesure quelle disponibilité d'esprit est la sienne à ce moment. Sot, il a un avantage sur le maître : il est sincère, et vise des choses utiles. Il n'essaie pas longtemps de se faire passer pour savant. Toute dissimulation lui est étrangère. De plus, sa fierté de savoir lire et écrire n'était pas si déplacée au XVII^e siècle. L'école n'était pas assurée pour tous. Le pourcentage d'illettrés était considérable. Les nobles eux-mêmes ne recevaient qu'une instruction superficielle : bonnes manières, mais souvent culture extrêmement réduite. Il faut rappeler que les artistes, les écrivains se trouvaient être le plus souvent des bourgeois. Être écrivain n'était pas honorifique pour un noble : ceux qui écrivaient bien souvent s'en cachaient.

- **Raffinements.** Le langage de M. Jourdain est direct. L'art de la métaphore, de la litote ou de la prétérition lui est aussi inconnu que la prose. Son ridicule est contraire à celui des *Précieuses* : il réside dans l'excès de simplicité.

ACTE II SCÈNE 5

REPÈRES

- **Contraste.** La colère exacerbée de M. Jourdain à la fin de la scène 4 contraste avec le soupir de soulagement de la scène 5. Toute l'habileté de Molière à faire rire est dans le « *j'(...)allais* » (« *je m'allais mettre en colère contre vous* »). Il s'agit toujours d'un décalage entre paroles et actes. M. Jourdain, bonhomme ou poltron, est incapable de maintenir face au tailleur les noirs desseins qu'il affichait : « *Au diable le tailleur ! la peste étouffe le tailleur !* » (scène 4).

- **Nouvel habit.** L'habillage de M. Jourdain constitue le sommet de son portrait dans ces deux actes. Il apparaît